



Inutile de me considérer si j'étais une bête sauvage. (page 30).

— Parle d'abord !

— Il est parti avec Jeannot.

— Je le sais fichtre bien.

— Ils sont en France.

— Qui t'a dit cela ?

— Donne d'abord les cent sous !

— Non, parle donc !

— Je m'en vais, si c'est ainsi, et tu ne sauras rien de plus.

Ca l'apprendra à être si méfiant.

— Voici une belle pièce toute neuve. Parle enfin.

— Je le sais de la tenancière de l'auberge où ils ont dormi.

Ils sont partis avec des types qui font de la gymnastique dans les grands théâtres.

— Quelle est cette femme ?

— Je n'en sais rien.

— Mais où perche-t-elle ?

— Cela, je le sais, Si tu veux, je te conduirai près d'elle et tu n'auras qu'à l'interroger.

Limiet ne se fit pas répéter l'invitation.

La fillette le conduisit à l'auberge, où le Rossai et Jeannot avaient passé la nuit dans la chambre de Charles.

Malheureusement pour Monsieur Limiet, l'hôtelière ne put que lui dire que les gymnastes, après avoir habillé de neuf les enfants, qui avaient la mine enchantée, avaient emmené ceux-ci... Elle pensait qu'ils étaient allés à Paris...

— Comment s'appelaient ces deux hommes ?

A cela, la femme ne put répondre, et il lui fut également impossible de retrouver leurs noms dans le livre des voyageurs.

Il ne resta plus à Limiet qu'une seule ressource. Rechercher les gymnastes qui s'étaient produits vers cette époque à Liège, soit à la Scala, soit dans quelque cirque de passage.

En outre des Olinkeys, il trouva encore cinq noms, dont il prit soigneusement note.

Il prit l'express pour Paris, et rechercha les diverses pistes dans d'autres villes de France. Après avoir perdu deux jours en vaines recherches, il prit enfin la bonne piste, celle des Olinkeys.

Il eut pu danser de joie, lorsqu'il apprit qu'un jeune gymnaste aux cheveux roux faisait partie de la troupe et qu'un petit garçon frère et joli l'accompagnait.

Limiet partit immédiatement pour Marseille, où il apprit que les Olinkeys avaient cessé leurs représentations, à la suite d'une chute mortelle de l'un d'eux, qui avait expiré à l'hôpital.

— Si c'est le fils de la comtesse qui a péri, se dit le détective, la preuve est faite que la fortune ne me sourira plus jamais, et il ne me reste qu'à me brûler la cervelle.

A l'hôpital, on le rassura : le malheureux qui avait trouvé la mort si tragiquement était un gymnaste adulte de la troupe.

On ignorait où les autres se trouvaient en ce moment, mais on sut lui fournir leur adresse, au moment de l'accident.

Limiet continua ses investigations à l'hôtel. On lui fit savoir que l'Anglais, le chef de la troupe, était retourné en Angleterre et que les deux gamins étaient entrés au service d'un riche Monsieur qui avait ses appartements au Queens Hotel.

Limiet sentit l'espoir renaitre en lui.

Il sauta dans un fiacre et se rendit au Queens Hotel où on lui confirma que Mister John Steadily avait pris les deux garçons à son service.

Il avait néanmoins quitté la ville avec ses domestiques.

— Partis ! s'écria le malheureux Lamiel à cette nouvelle déconvenue. Vous l'avez laissé partir !

— Il n'y avait aucune raison de s'opposer à son départ.

— Oui, oui, c'est ainsi... Mais où se rendait-il ?

— En Algérie.

— Quelle ville ?

— Nous l'ignorons... Nous n'avons pas coutume de faire subir un interrogatoire aux clients et ne comprenons pas la raison d'être de vos questions.

— Inutile d'insister, se dit Lamiel, et il quitta le Queens Hotel.

Le courage faillit l'abandonner, car il devait bien avouer que l'espoir de retrouver le fils de la comtesse était bien faible.

— On jurerait que le diable s'en mêle, maugré-t-il, au moment où j'allais atteindre le petit, il disparaît de nouveau sans laisser de traces.

— Abandonner l'affaire ?

Et de nouveau, il haussa les épaules, comme pour mettre fin à une conversation désagréable et oiseuse.

— Il faut que je le trouve, se répéta-t-il. Je vais à bord du premier vapeur qui se rend à Alger.

Que s'était-il passé à Marseille ?

Certain soir, Charles, qui ressentait un malaise, s'efforça de maîtriser celui-ci, crut y réussir, et parut en scène.

À la fin de son exercice, comme il tournoyait vertigineusement autour de la barre fixe, les forces lui firent défaut... ses doigts se desserrèrent... lâchèrent l'appareil, et le malheureux, emporté par son formidable élan, alla s'abattre, la tête la première, dans l'orchestre.

Il expira le lendemain, sans avoir repris connaissance et sans avoir pu dire un dernier adieu au Rossai, qui sanglotait au pied du lit d'hôpital.

Le camarade de Charles, qui avait beaucoup d'affection pour lui, décida d'abandonner l'acrobatie et de s'en tenir à l'intermède musical du Rossai et de Jeannot, qui ne cessait de récolter du succès.

Au grand chagrin du Rossai, à qui le métier d'acrobate souriait, les appareils furent vendus.

Pour comble de malheur, Jeannot tomba malade et dut également être envoyé à l'hôpital. Le médecin se crut en présence d'une maladie contagieuse, une forte fièvre cérébrale s'étant brusquement déclarée.

C'en était trop. L'Anglais jeta le manche après la cognée. Il décida de rentrer dans son pays, à l'effet d'y organiser une nouvelle entreprise.

Notre homme ne brillait pas précisément par ses sentiments charitables : il n'avait jamais ressenti beaucoup de sympathie pour les deux enfants. Jeannot ne lui était devenu cher que lorsque, à la suite de son succès, il lui permit de réclamer un engagement plus favorable.

Il donna quelque argent au Rossai et partit.

Jeannot se rétablit, mais sa convalescence prit du temps, au cours duquel le petit pécule du Rossai fondit comme beurre au soleil.

Il était déjà sorti une couple de nuits dans Marseille, l'accor déon au côté...

Certain jour qu'il quittait l'hôpital, où il avait appris que son frère serait en état de quitter l'établissement le lendemain, le Rossai se promenait tristement, la tête penchée, et plein de sombres pensées, quand il sentit une main se poser sur son épaule.

Il leva la tête et reconnut le compatriote qui, à la Scala, lui avait offert un salaire double s'il voulait accompagner son maître en voyage.

— Eh bien, tieste de Lidje, quelles nouvelles ?... N'as-tu pas encore envie d'accepter mes propositions ?

— J'en meurs d'envie, répondit le Rossai. S'il y a encore moyen, je suis ton homme.

— Il se peut... Viens.

Ils se rendirent au Queens Hotel.

En route, le Rossai raconta à son compagnon les tribulations des derniers jours.

Taupin, avait excellent cœur, se sentit ému en apprenant les déboires qui étaient venus successivement s'abattre sur le jeune garçon.

— Je ferai de mon mieux, pour que mon maître vous prenne à son service... Il est rare pourtant qu'il revienne sur un projet qui n'a pas abouti... Enfin, essayons toujours.

A peine avait-il appris à Mister Steadily que le petit gymnaste était disposé à entrer à son service, que son maître lui dit :

— Où est-il ?

— Il attend dans l'antichambre.

— Parle-t-il l'Anglais ?

— Quelques mots... En somme il ne comprend et ne parle qu'une seule langue, le français.

— Tant mieux... Connait-il les conditions ?

— Si ce sont les miennes, oui.

— Bien, introduisez-le.

Lorsque Steadily vit le Rossai devant lui, il le regarda fixement des pieds à la tête.

Cet examen dut le satisfaire, car il dit, en anglais, à notre héros :

— Je vous prends à mon service.

A l'expression du visage du Rossai, il s'aperçut que celui-ci ne le comprenait point.

Il répéta la phrase en français.

— Taupin, ajouta-t-il, prenez soin de lui.

Steadily allait s'éloigner, lorsque le Rossai lui adressa cette question :

— Mais mon frèrèt ?...

-- Votre frère ?

— Oui, mon petit Jeannot. Pour rien au monde je ne me résoudrais à l'abandonner, plutôt crever de faim...

Et le Rossai raconta en peu de mots les malheurs qui s'étaient abattus sur eux et comme quoi Jeannot se trouvait encore à l'hôpital.

— Il a une grande force de volonté, dans ce petit acrobate ! dit Taupin.

— Tant mieux, répliqua Steadily. Il en aura besoin, et aura l'occasion de s'en servir, à mon service...

— Je vous conseillerais, Monsieur... poursuivit Taupin.

L'Anglais l'interrompit.

— Vous avez à répondre aux questions que je vous pose, et vous pouvez vous dispenser de me donner des conseils.

Après un instant de réflexion, un bien court instant, Steadily reprit :

— Soit. Je crois que vous pourrez m'être utile. Je vous prends donc à mon service.

— Et mon frère ?

— Question absolument inutile ! Vous en faites une condition de ne pas le quitter, il est donc inutile de dire encore qu'il nous accompagne.

— Il n'est pas encore guéri !

— Nous attendrons son rétablissement.

— Comme le petit sera heureux !

— Cela me laisse indifférent.

Et Mister Steadily tourna les talons.

Dès que Jeannot fut guéri, l'Anglais décida de quitter la France. La veille de l'arrivée de Limiet à Marseille, nos deux héros, avec Steadily et Taupin, s'embarquaient à bord d'un vapeur de la « Compagnie générale Transatlantique ».

Vingt-six heures plus tard, ils débarquaient à Alger.

---

### Le hasard et Monsieur Limiet.

Alger, capitale de l'Algérie, colonie française du nord de l'Afrique, se trouve au bord de la Méditerranée, sur la rive ouest d'un golfe.

La ville est bâtie sur le versant d'une montagne haute de quatre cents mètres.

Elle effecte la forme d'un carré ; son port peut abriter trois cent cinquante vaisseaux.

Des escaliers et des rues escarpées donnent accès du quai au boulevard de la République, une terrasse remarquablement belle et longue de 2.000 mètres, le long de laquelle s'étend une double rangée de magasins.

La ville possède des édifices splendides ; des églises, des mosquées, des théâtres, le palais du gouverneur, l'archevêché, l'observatoire, etc.

La population s'élève à 100.000 habitants, appartenant à des nationalités assez mêlées. On y trouve des Français, des Espagnols, des Italiens, des Juifs, des Maltais, des Allemands ; les indigènes, tous musulmans, sont arabes ou berbères.

Les environs d'Alger sont splendides. On y admire des vignes et de grands jardins, où croissent des palmiers, des figuiers, des cyprès, des cèdres.

De nombreuses villas se cachent dans cette luxuriante végétation.

C'est dans une de ces villas, dans le village de Mustafa, où se trouve la résidence d'été du Gouverneur, que Mister Steadily résolut de s'installer, après avoir passé quelques jours dans un hôtel d'Alger.

De nombreux bagages furent transportés là et entassés dans la pièce principale de la villa, l'ancien salon. Lorsque l'aménagement fut terminé, Mister Steadily se frotta les mains, et une expression de contentement éclaira son visage, d'ordinaire impassible.

— Nous pourrons nous mettre à l'œuvre, dit-il, avec bon espoir de succès.

Et, s'adressant au Rossai, et le regardant d'un air interrogateur, il poursuivit :

— Oui, il s'agit de se mettre à l'ouvrage... Pour l'instant, je n'ai nul besoin de vous... Tandis que nous habiterons ici, vous n'aurez rien d'autre à faire qu'à manger, boire et dormir, et à jouer dans le parc avec le petit.

Il ouvrit un coffre rempli de livres, y prit deux volumes, et se rendit dans une chambre où, conformément à ses ordres, l'on avait déposé tout ce qu'il faut pour écrire et dessiner.

Il s'y enferma à double tour.

Le Rossai était intrigué.

— De quelle œuvre parle-t-il ? demanda-t-il à Taupin.

— Demande-le lui, fut la réponse. Je grille de le savoir, mais je n'ai jamais pu le découvrir... Tout ce que je sais, c'est que Mister Steadily couvre de grandes feuilles de papier de petits chiffres ; il y dessine aussi de bizarres assemblages de carrés et de petits cercles, et quand il a achevé son griffonage, il le brûle dans le poêle, et avec grand soin, car il pousse la précaution jusqu'à d'écraser les cendres avec le tisonnier.

Le Rossai porta l'index à son front :

— Est-il...

— C'est ce que j'ai pensé aussi, au début. Mais, s'il n'est pas à travailler, il n'a rien de particulier. Figure-toi qu'un droguiste, chez qui j'allais chercher quelques paquets et des boîtes que Mister Steadily y avait achetés, m'a dit : tu ne le devineras jamais... « Votre maître veut-il faire de l'or ? » m'a-t-il dit. Je suppose qu'il entendait dire que c'était un faux monnayeur.

— Cela ne serait pas impossible. Il y en a tant !

— Oui, mais notre maître n'a nul besoin de fabriquer de la fausse monnaie... Il en a assez de bonne !.. Il est aussi riche que la mer est profonde... Il a un petit carnet en poche, et quand il met un chiffre, suivi de sa signature, sur l'une des feuilles, le premier banquier venu donnerait bien cent mille francs en échange.

Jamais le Rossai n'avait écarquillé ses prunelles à ce point.

— Il a peut-être fait un pacte avec le diable, finit-il par dire.

Taupin se tint les côtes à force de rire, d'autant plus que le Rossai avait émis cette supposition avec la plus grande gravité.

— Oui, oui, qui sait s'il n'a pas vendu son âme au diable, répéta le Rossai.

— En ce cas, répliqua Taupin, ce doit être à un diable, diablement riche, et qui soit d'accord avec tous les banquiers de France !..

— Ecoute-donc ! Le maître a un de ses accès coutumiers...

— Est-il seul ?

— Parfaitement... Regarde un peu par le trou de la serrure, mais prends garde, car s'il t'apercevait, il te renverrait immédiatement...

Le Rossai se dirigea vers la porte, à pas de loup, en prenant garde de ne pas faire le moindre bruit, et appliqua son oeil à la serrure.

Au bout d'un instant, il revint auprès de Taupin.

— Il se promène de long en large dans la chambre, dit-il, en gesticulant et en parlant à haute voix.

Et, de nouveau, le Rossai posa deux doigts sur son front.

— Dérisonne-t-il ? Que raconte-t-il ?

— Je n'en sais pas le premier mot...

— C'est de l'Anglais, toujours de l'Anglais, reprit Taupin. J'ai souvent écouté aux portes. Je crois qu'il est furieux de posséder tant d'argent et de ne savoir qu'en faire.

— Penses-tu ?... Je saurais bien le guérir de cela !

— Comment ?

— Mais, qu'il me donne tous ses sous ! Il sera débarrassé de ses soucis et pourra mener une vie tranquille.

En ce moment, le verrou fut tiré dans la chambre du maître, et Mister Steadily apparut sur le seuil.

Il tenait une longue corde à la main et appela le Rossai d'un geste.

— Lewis, lui dit-il, regardez bien cette corde, et dites-moi, mais pas trop vite, donnez-vous le temps de la réflexion, car il importe beaucoup, si vous pourriez, à l'aide de cette corde, de cette corde seule, vous élever de quelques mètres au-dessus du sol... Est-ce compris ?

Le Rossai examina attentivement la corde, la tourna dans tous les sens et répondit :

— Monsieur, cela est impossible.

— Etes-vous sûr ? Il faudrait absolument que cela aille.

— Allons au jardin, dit le Rossai, et essayons !

L'on fixa l'un des bouts de la corde à la maîtresse branche d'un arbre et le Rossai s'essaya à grimper le long de la corde, ce qui lui réussit après bien des efforts.

— Bravo ! s'écria Steadily. Bravo !... Je savais bien que cela devait marcher ! Il est impossible d'employer une corde plus grosse ! Bien calculé !

Il tira un louis de son gousset et fourra la pièce d'or dans la main du Rossai.

Puis il se retourna vivement et rentra dans son cabinet, en marmottant quelques paroles inintelligibles.

Les deux amis échangèrent un regard où se lisait une profonde stupéfaction.

— Avoue donc, dit le Rossai, après une pause, que ce ne sont pas là les manières d'un homme raisonnable.

— Je commence à croire que tu es dans le vrai, répliqua Taupin. Cela va de mal en pis.

A ce moment, Jeannet fit irruption dans le jardin, s'élança vers le Rossai comme une biche traquée et lui dit, plein de frayeur :

— Rossai, on veut me prendre... Rossai, comme j'ai peur !

— Qui ça ? Une de ces faces mal culottées ?

C'est ainsi que le gamin nommait les Arabes.

— Non, non, c'est un blanc !

— Un blanc ? Et pourquoi ?

— Eh bien, je me promenaïs le long de la route qui mène à la ville. J'étais déjà assez éloigné et j'allais prendre un chemin de traverse, quand un Européen s'est approché de moi et m'a demandé où se trouvait la villa de Mister Steadily.

— Tu ne le lui as pas dit, j'espère ? s'écria Taupin.

— Non, non ! Puisque le maître l'a défendu, répondit le petit. Je lui dis donc que je n'en savais rien et je supposais que l'étranger allait poursuivre son chemin, lorsqu'après m'avoir regardé fixement, il a pris un portrait dans sa poche, une photographie encadrée pour autant que j'ai pu voir et après y avoir jeté les yeux, il s'est écrié :

— Mais, c'est lui !

Je ne compris point.

— Mais, tu es Jeannot, reprit-il.

Je ne savais que répondre. Le maître ne l'a pas défendu, mais j'habite pourtant la villa que l'on ne peut visiter, et la pensée de père me vint aussi... Aussi lorsque l'homme demanda encore :

— N'es-tu point Jeannot ? Le petit joueur d'accordéon ?

Je répondis :

— Non, je ne m'appelle point Jeannot.

Pourtant, il ne voulait point en démordre. Il me dit qu'il connaissait Métu, qu'il savait que nous nous étions enfuis, que nous avions fait partie, en France, d'une troupe d'acrobates et que nous nous étions rendus ici avec Mister Steadily... Il savait tout.

— Et il a voulu te prendre, as-tu dit.

— Il me demanda si je voulais rentrer au pays avec lui... Métu n'est pas mon père, prétend-il, et notre mère n'était pas notre vraie mère... Je suis le fils d'une dame très riche... Il veut me conduire auprès d'elle...

— Chansons que tout cela, dit le Rossai. Le gaillard doit avoir de tout autres projets.

— Il t'a raconté un véritable roman, comme il s'en trouve

dans les livres, pour en arriver à t'enlever, dit Taupin.

— Et comment t'es-tu débarrassé de lui ?

— Je me suis enfui tandis qu'il parlait encore et je me suis caché dans une vigne... Lorsque j'ai supposé que le gaillard, qui m'a longtemps cherché en jurant comme un possédé, était parti, j'ai couru d'une traite jusqu'ici, sans souffler...

— Sans plus t'inquiéter de lui?...

— Sans...

Le petit s'interrompit et une vive anxiété se peignit sur sa figure.

Il étendit la main dans la direction de la porte du jardin qui était restée ouverte, et s'écria :

— Le voilà !

Tandis que Jeannot s'empressait de regagner la maison, Taupin et le Rossai se dirigèrent vers la porte, sur le seuil de laquelle se trouvait un Européen.

— Le Rossai ! s'écria celui-ci. Le Rossai ! Je ne m'étais donc pas trompé !

Et il entra délibérément dans le jardin.

Taupin vint à sa rencontre.

— Que désirez-vous, Monsieur ?

Imperturbable, l'étranger riposta :

— Echanger quelques mots avec ce garçon.

— Impossible !

— Pourquoi serait-ce impossible, je vous prie ?

— Parce que c'est chose défendue.

— Et pourquoi est-ce chose défendue ?

— Nous pourrions continuer longtemps de cette manière là, Monsieur.

— En effet, mais ce n'est pas le temps qui me manque.

L'étranger fit encore quelques pas dans le jardin.

— Je vous prie, Monsieur, de ne pas entrer dans le parc, reprit Taupin.

— Je ne songe pas à y entrer, pour la bonne raison que j'y suis déjà... Mais je désire en finir... Je ne nourris pas de mauvaise intention. S'il est défendu d'adresser une parole à ce vaurien aux cheveux roux, je voudrais m'entretenir quelques instants avec votre maître, qui est Mister Steadily, n'est-ce pas ?

— Vous faites erreur.

— Qui est donc votre maître ?

— Monsieur Worcester.

— Ah ! Bien ! peu m'importe du reste .. qu'il s'appelle comme il voudra, ça m'est parfaitement égal !... C'est pourtant lui que je désire causer .. Etes-vous son domestique ?

— Oui.



Mr Steadily.

— Veuillez donc m'introduire.

— Je ne le puis.

— Pourquoi cela ?

— Recommenceriez-vous de poser des questions oiseuses ? Parce que cela m'est défendu.

L'étranger glissa la main dans son gousset. Il y prit une pièce d'or qu'il tendit au Taupin.

Celui-ci ne fit pas le difficile : le louis disparut dans sa poche.

— Une réserve pour les amendes futures, se dit Taupin.

— Dites-moi donc, reprit l'étranger, si le jeune frère de cet individu est aux ordres de son maître et si celui-ci y consentirait à me confier l'enfant, si je lui prouvais que je suis chargé de le découvrir, pour le ramener à sa mère ? C'est tout ce qu'il me faudrait savoir.

— Cela ne me regarde pas, Monsieur... Il faudra débattre cela avec mon maître, et celui-ci ne sera pas visible d'ici un mois.

— Je ne sais pas ce que vous voulez de ce gamin, mais il faut qu'on me le remette, et il faut que je voie immédiatement votre maître et que je lui parle.

Le visiteur fit encore quelques pas dans la direction de l'habitation.

— Impossible, dit Taupin. Et il cria en wallon au Rossai :

— Détache Fox et Baron... Le gaillard en veut à ton frère.

Le Rossai disparut comme une flèche.

— Je suis wallon, moi aussi, fit l'étranger. Cela me fait plaisir de rencontrer un compatriote. Vous finirez par comprendre que je...

Quelques courts aboiements retentirent, et deux grands chiens, deux robustes dogues accoururent vers Taupin.

Ils s'arrêtèrent subitement auprès de celui-ci, tandis qu'ils regardaient l'étranger d'un air peu rassurant, tout en découvrant de formidables crocs.

— Je vous donnerai donc, dit Taupin, un bon conseil, puisque nous sommes compatriotes : je vous engage à filer d'ici au plus vite. Si d'ici deux minutes vous n'êtes pas parti, je me bornerai à dire deux mots à ces deux amis que j'ai l'honneur de vous présenter, et il ne leur faudra pas grand temps pour vous convertir en une bouillie méconnaissable.

L'homme comprit que cela devenait sérieux.

— Bien ! Je m'aperçois qu'il n'y a d'autre moyen à employer que la force... J'aurais recours à la loi, qui punit les récepteurs d'enfants ! Vous aurez de mes nouvelles, et dès demain.

— Une... deux, compta Taupin.

— Je m'en vais, mais je reviendrai !

Et l'étranger se hâta de quitter le jardin, tournant maintes fois la tête pour s'assurer si les chiens ne le suivaient pas.

Taupin, suivi des deux dogues, revint vers la villa après avoir verrouillé solidement la porte du jardin.

Il se rendit de nouveau vers l'appartement où son maître se trouvait encore à couvrir de grandes feuilles de calcul et de croquis.

Taupin frappa à la porte.

Pas de réponse.

Il frappa derechef, plus fort...

La porte s'ouvrit.

Mister Steadily se trouvait devant son domestique. Son visage était contracté par la fureur.

— Qu'osez-vous faire ?

— Excusez-moi, Monsieur...

— Je vous ai dit qu'il ne fallait pas me déranger, sous aucun prétexte !... Même s'il y avait le feu à la villa, vous ne pourriez m'avertir !... Je vous chasse !

Et la porte se referma.

— Le Rossai a raison, se dit le domestique stupéfait... Mon maître est fou, archifou !... Quant à me chasser, non, il n'y songera plus... Pourvu qu'il découvre encore un corde que le Rossai doit

éprouver, tout sera oublié... Mais quel drôle de corps... Être riche à ce prix, jamais!... Mieux vaut encore la pauvreté!

Monsieur Limiet, car le lecteur n'aura pas manqué de le reconnaître dans l'étranger qui s'était introduit dans le jardin de la villa, Monsieur Limiet, disons-nous, regagna Alger d'un pas rapide.

Dès qu'il eut atteint la ville, il se rendit au consulat de Belgique pour y raconter ce qu'il venait faire à Alger et ce qui s'était passé à Mustafa, et pour demander conseil au sujet de ce qui restait à faire.

Il était muni d'une lettre le recommandant chaudement au consul et fut reçu d'une façon charmante par le secrétaire de ce dernier.

Il raconta au fonctionnaire l'histoire de Jeannot, sans omettre aucun détail, et conclut en disant :

— Je suppose qu'il ne me reste qu'une ressource : déposer plainte à charge de l'Anglais entre les mains des autorités françaises. On le forcera bien à me délivrer l'enfant.

— Ce moyen, répliqua le secrétaire, est d'exécution plutôt laborieuse... Des jours, des semaines, des mois, peut-être, s'écouleront avant que vous réussissiez... Mais, dites-moi, connaissez-vous ce Steadily qui ne veut recevoir personne et qui habite à Mustafa avec les deux gamins ?

— Nullement. J'ai appris à Marseille que c'est un homme très riche et un véritable original. Je n'en sais rien de plus.

— Un instant, dit le secrétaire. Je vais donner un coup de téléphone à mon collègue du consulat anglais... il en saura sans doute plus long et sera à même de nous donner de précieux conseils.

Le fonctionnaire revint au bout de quelques minutes. Il avait l'air de très méchante humeur.

— Il n'y a rien à faire.

— Comment ?

— Mister Steadily est au-dessus de tout soupçon. Comprenez-vous ?

— Mais je suis loin de l'accuser... Mais le petit l'accompagne. Je ne doute pas qu'il n'ignore le premier mot de toute cette histoire, mais l'enfant est auprès de lui... Cela doit suffire, me semble-t-il, à justifier notre intervention.

— A votre place, je n'hésiterais pas... Je ne m'occuperais plus de l'affaire.

Jamais Limiet n'avait éprouvé pareille stupéfaction.

— Je ne comprends pas...

— Je ne puis rien vous dire de plus... Cela m'est défendu... Je ne puis que vous affirmer que Mister Steadily est très favorablement connu au consulat anglais et y jouit d'une si grande influence qu'il serait absolument superflu de déposer plainte contre lui... Il

n'y a rien à faire, je le répète ! J'espère que vous m'avez compris, cette fois ?

— Oui et non, mais rien ne nous empêche pourtant de réclamer l'enfant.

— Je n'en ferais rien... Si Mister Steadily ne veut pas s'en séparer de plein gré, tous vos efforts resteront impuissants.

— Et que je ne puisse même pas arriver à voir ce maudit Anglais !

— Croyez-moi. Abandonnez vos recherches !

Monsieur Limiet eut un instant l'envie véhémement d'appliquer son poing sur la figure impassible du fonctionnaire. Il dut se retenir pour ne pas faire un éclat.

— Je vous suis infiniment obligé de vos bons offices, dit-il enfin, mais il m'est impossible de m'en tenir là.

— Je ne demande pas mieux que de vous voir réussir, reprit le secrétaire du consul, mais, je vous le répète, vos chances sont bien minimes.

Lorsque Monsieur Limiet se retrouva dans la rue, il sentit le désespoir s'emparer de lui.

Que devait-il faire ?

Les paroles du fonctionnaire lui avaient donné la certitude que Mister Steadily était un sujet britannique excessivement influent.

Dans ce pays étranger, il n'y avait donc rien à tenter par la voie judiciaire. Limiet n'était d'ailleurs qu'un détective privé et aurait donc eu à vaincre des difficultés presque insurmontables pour en arriver à pouvoir revenir en Europe avec le petit.

— Et pourtant, se dit Limiet, il faut, coûte que coûte, que j'atteigne mon but, dussé-je être réduit à employer les pires moyens, dussé-je employer la violence !...

Il sourit.

— La violence !... Mais oui ! Rien ne doit être aussi aisé, ici ! On n'a qu'à voir les figures patibulaires qui circulent ici ! Il s'arrêta un instant, plongé dans ses réflexions.

Puis il releva la tête et se hâta de poursuivre son chemin.

— Mais, murmura-t-il entre les dents. Je ne m'explique pas que je n'aie pas songé plus tôt à cet expédient.

A quelques jours de là, Jeannot se promenait dans le voisinage de la villa, accompagné du Rossai.

Le soir tombait ; la journée avait été brûlante, une vraie journée d'Afrique.

Les deux garçons se sentaient immensément heureux.

Ils comparaient leur misérable existence de jadis, dans le grenier de Méty, cette existence pleine de privations et de mauvais traitements, à leur vie actuelle. Ils pouvaient se figurer être des enfants de riches.

Le Rossai, descendant d'une robuste lignée de vagabonds, n'avait pas souffert beaucoup de ses tournées nocturnes dans les cafés de nuit. Sa vigoureuse constitution avait été en état de réagir. Mais Jeannot, si frêle, si délicat, eut péri sans nul doute, si cette vie avait dû continuer... Il était menacé de tuberculose, le pauvre petit, que son père avait envoyé mendier, par tous les temps ! Mais le chaud climat de l'Algérie n'avait pas tardé à lui rendre la santé, ce dont témoignaient ses joues rebondies, ses lèvres rouges et ses yeux brillants.

— Lorsque j'étais encore tout petit, fit Jeannot, j'ai souvent rêvé que j'habitais un château pareil, situé au milieu d'un grand parc, où je jouais sans cesse... Il y avait là une belle dame, qui était presque constamment à mes côtés et qui me caressait et m'embrassait sans relâche... Je n'ai jamais osé espérer que ce rêve se réaliserait un jour... Il n'y manque plus que la belle dame...

— L'on ne peut avoir tout ce que l'on désire, dit philosophiquement le Rossai. Nous pouvons nous estimer pleinement heureux. Et dire que si je n'avais pas eu l'idée de fuir, nous coucherions encore dans la fameuse niche, et recevriens plus de coups que de nourriture ?

— C'est pourtant vrai !... Tu t'es montré déterminé, Rossai ! Si tu savais comme je te suis reconnaissant et comme je t'aime !

— Je le sais, Jeannot !... Moi aussi je t'aime bien. Nous ne nous séparerons jamais, c'est juré !

Tout en parlant, ils étaient arrivés près de la clôture du parc. L'ombre avait augmenté insensiblement.

Tout à coup, le Rossai se sentit étreindre par deux bras vigoureux... il fut jeté face contre le sol et immobilisé.

— A l'aide !... à l'aide ! hurlait la petite voix de Jeannot.

Le Rossai se démena comme un enragé, mais les mains qui le maintenaient étaient des étaux, si bien que, malgré sa résistance désespérée, notre ami resta collé contre terre, impuissant !

— A l'aide !... A l'aide !...

La voix de l'enfant se faisait de plus en plus lointaine.

Le Rossai entendit encore l'appel par deux fois, puis le silence se fit, total et impressionnant.

Le Rossai se sentit agrippé par une nouvelle paire de mains, tout aussi solides que celles qui maintenaient ses épaules. Il entendit prononcer quelques mots dans une langue qui lui était totalement inconnue. Tout à coup, il se sentit enlever du sol et il aperçut la face cuivrée et grimaçante d'un Arabe.

Cette vision ne dura qu'un instant, car les quatre mains le lâchèrent à la fois et avant qu'il put se rendre compte de ce qui lui arrivait, il se trouvait étendu sur le sol, dans le jardin de la villa.

Après l'avoir balancé, on l'avait tout simplement jeté au-dessus de la clôture du jardin.

Heureusement, les branches des arbustes qui croissaient le long de la clôture, avaient amorti sa chute.

Le Rossai se releva immédiatement.

Un moment lui suffit pour ressaisir ses idées.

Comme un chat, il escalada la clôture, la franchit, et se retrouva sur le chemin où l'agression s'était produite.

Il aperçut, à une distance relativement grande, les vêtements blancs d'un indigène, qui faisaient tâche dans l'obscurité. L'homme s'enfuyait vers la ville.

— Ce doit être ce misérable dont j'ai aperçu la vilaine face tannée... Quelle physionomie !... Un vrai type pour un jeu de massacre !

Le Rossai s'élança, rapide comme une flèche, à la poursuite de l'Arabe.

Il n'avait parcouru que quelques mètres, qu'il s'arrêta brusquement.

— Non, se dit-il. Pas de ça ! Le gaillard a des griffes d'acier et il est probable que si je m'y frotte, il me tendra tout simplement le cou !... Mais encore !... Le laisser s'enfuir ?... et Jeannot ?... Car les misérables me l'ont volé, mon frêrot, qui sait dans quel but ? Ces bandits font ça souvent... Taupin me l'a dit ! Ils enlèvent les enfants de gens riches et se font donner de grandes sommes avant de rendre les petits... Les bandits se seront figurés qu'ils enlevaient le fils de Mister Steadily !

Il avait poursuivi sa route, tout en monologuant de la sorte et sans perdre de vue les vêtements blancs de l'Arabe.

— Tout ce qui me reste à faire, conclut-il, c'est de suivre cet individu.

Il s'était insensiblement rapproché de l'indigène et ne le quittait pas de l'œil, tout en se faufilant dans les broussailles et en se glissant d'arbre en arbre.

Tout à coup, l'Arabe s'arrêta, se retourna et explora attentivement la route, comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Il ne remarqua pas le Rossai qui s'était jeté à plat ventre sur le sol, derrière le tronc d'un gros arbre.

L'indigène disparut entre les arbres.

Le Rossai s'élança à sa poursuite.

Il retrouva le sentier que son ennemi avait pris et vit entrer celui-ci dans un jardin situé à une grande distance de la grande route et caché sous la verdure.

Un promeneur, passant sur la route, n'eut même pas soupçonné l'existence du jardin, telle était le soin avec lequel le sentier même était dissimulé sous les hautes tutaies.

# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---